

VIOLENCE STRUCTURELLE ET L'IMPERATIF DE PAIX EN AFRIQUE : LA RAISON SUR LE BANC DES ACCUSES

Par

Patrick MBOKA BANGENDJ'AKOTOMBA

Chef de Travaux à la Faculté de Droit de l'Université de Kinshasa

RESUME

La question de la violence n'a cessé d'être au centre de débat philosophique pour tracer la quiddité réelle de la guerre en homme. C'est ainsi que le présent article revisite la condition de l'homme moderne, africain en particulier, dans son état d'angoisse vis-à-vis du conflit et la violence et sa quête effrénée du mieux-être et du savoir. Nous partons de la présomption que tous les actes de l'homme sont réfléchis et en tant que tel, la violence qui embrasse le continent africain particulièrement, ne serait autre que le résultat de la réflexion humaine. Certes, la question autour de la guerre traverse tous les continents et toutes les époques, de même que multipenseurs y ont largement réfléchi à l'instar de Carl Von Clausewitz¹ qui trouve que la guerre n'est qu'un acte de violence destiné à contraindre notre adversaire à exécuter notre volonté. Ainsi, au regard de la persistance du conflit, resté par ailleurs inhérent à la nature humaine, nous n'avons sans cesse d'autres que la révisitation du concept au regard de l'abondante littérature qui lui est consacrée.

Si les lumières figurent parmi les philosophes qui ont accordé du temps et des volumes en occident. Aujourd'hui, l'usage de la force physique semble y avoir atteint un seuil de modération et ce, grâce notamment, aux écrits qui proposent des pistes vers la paix ; et ils sont abondants. C'est dans cette optique que notre article vient apporter sa contribution en faveur de la paix dans un continent comme l'Afrique et d'un pays tel que la RDC, réputé comme un champ de bataille.

Mots-clés : *Violence, Paix, Raison.*

ABSTRACT

The question of violence has never ceased to be at the center of philosophical debate, in order to trace the real quiddity of war in man. This article thus revisits the condition of modern man, African man in particular, in his state of anguish vis-à-vis conflict and violence, and his unbridled quest for betterment and knowledge. We start from the presumption that all human acts are reflective, and as such, the violence that embraces the African continent in particular is nothing other than the result of

¹ Cf. C-V., CLAUSEWITZ, *De la guerre*, cité par BUDOS, *Le mal extrême : la guerre vue par les philosophes*, CNRS éditions, Paris, 2010, p. 267.

human reflection. Of course, the question of war has crossed all continents and all eras, and many thinkers have given it a great deal of thought, such as Carl von Clausewitz, who saw war as nothing more than an act of violence designed to force our adversary to carry out our will. In view of the persistence of conflict, which has remained inherent to human nature, we have no choice but to revisit the concept in the light of the abundant literature devoted to it.

If the Enlightenment was one of the philosophers who devoted time and space to the subject in the West, it's now that the use of the term "conflict" has come to the fore. Today, the use of physical force seems to have reached a threshold of moderation, thanks in particular to the abundance of writings proposing paths towards peace. It is with this in mind that our article makes its contribution to peace in a continent like Africa, and in a country like the DRC, reputed to be a battlefield.

Keywords: Violence, Peace, Reason

INTRODUCTION

Les lignes qui suivent se proposent de revisiter la condition de l'homme moderne, africain en particulier, dans son état d'angoisse vis-à-vis du conflit et la violence et sa quête effrénée du mieux-être et du savoir. Nous partons de la présomption que tous les actes de l'homme sont réfléchis et en tant que tel, la violence qui embrasse le continent africain particulièrement, ne serait autre que le résultat de la réflexion humaine.

Il est certes évident que la question de la guerre traverse tous les continents et toutes les époques, de même que multipenseurs y ont largement réfléchi à l'instar de Carl Von Clausewitz² qui trouve que la guerre n'est qu'un acte de violence destiné à contraindre notre adversaire à exécuter notre volonté. Ainsi, au regard de la persistance du conflit, resté par ailleurs inhérent à la nature humaine, nous n'avons sans cesse d'autres que la révisitation du concept au regard de l'abondante littérature qui lui est consacrée.

Les lumières figurent parmi les philosophes qui ont accordé du temps et des volumes en occident. Aujourd'hui, l'usage de la force physique semble y avoir atteint un seuil de modération et ce, grâce notamment, aux écrits qui proposent des pistes vers la paix ; et ils sont abondants. C'est entre autre Emmanuel KANT (1724 -1804) sur l'optique du passage de la guerre à la paix voulue perpétuelle.

Par ailleurs, les relationnistes qui s'en préoccupent n'arrivent pas à débarrasser la raison humaine de la violence qui, pire, se structure et devient

² Cf. CLAUSEWITZ, *De la guerre*, cité par BUDOS, *Le mal extrême : la guerre vue par les philosophes*, CNRS éditions, Paris, 2010, p. 267.

modèle de vie pour l'humanité. La violence se présentant comme l'œuvre de tous et de personne et ne dédouane personne. Ce qui nous pousse à porter un regard accusateur sur la raison, à la lumière de l'observation empirique et historique qui s'y rattache étroitement et à partir de son influence disproportionnée sur la société suivant les régions du monde et les époques.

De tout ce qui précède, cette réflexion passe par trois moments : le constat de la violence telle qu'elle est vécue en Afrique moderne, ses rapprochements avec la rationalité scientifique et enfin l'acte d'accusation que nous formulons contre la raison que nous supposons être le guide de tout l'agir humain. Par cet intitulé, violence structurelle et impératif de paix en Afrique, nous comptons accuser la raison humaine et formuler par la suite le vœu de voir l'Afrique dans la paix perpétuelle et durable.

I. DE LA VIOLENCE EN AFRIQUE

L'Afrique se présente en ces dernières décennies comme un immense brasier recouvert tout entier par une épaisse flamme rouge de sang et de chaleur des larmes répandues par des manifestations de violences de tous ordres et de tous acabits ;

Qu'il s'agisse du drame vécu par l'Afrique du Sud où pendant près de trois siècles, une minorité blanche a eu à opprimer au nom de la supériorité de race, une majorité de ce qu'il était convenu d'appeler « gens de couleur » (expression ô combien aseptisée), composée d'Indiens, métis et nègres ;

Qu'il s'agisse des assassinats et des meurtres perpétrés en Afrique du Nord au nom de l'intégrisme musulman et donc au nom de la religion d'Allah le clément, pourtant maître de l'ordre et de l'amour ;

Qu'il s'agisse d'enlèvements et prises d'otages, des explosions et des massacres qui embrasent continuellement l'Algérie, les pays des grands lacs, l'Afrique de l'Ouest, la région de Casamance ;

Qu'il s'agisse du face à face pasteurs et guerriers tutsis d'origine nilotique d'une part, agriculteurs et cultivateurs hutus d'origine bantoue dans les pays des grands lacs d'autre part ;

Qu'il s'agisse des guerres à connotation économique : grogne de l'or, du coltan, du cuivre, du diamant, à l'instar de l'Angola et de celles que subit la République Démocratique du Congo de la part des multinationales, les grandes puissances et des voisins immédiats de l'est ;

Qu'il s'agisse des exécutions sommaires et extra-judiciaires qui scandent la vie des dictateurs et autres autocrates assoiffés du sang et de pouvoir en Afrique de l'Ouest, et dans la région du Sahel ;

Qu'il s'agisse des exactions et crises qui précèdent ou accompagnent l'instauration des régimes issus des coups d'Etat militaires et des guerres civiles au Niger, au Burkina Faso, au Mali, Guinée Conakry, au Tchad, en République Centrafrique, au Soudan et ailleurs ;

Qu'il s'agisse du désarroi vécu par des réfugiés, victimes des rivalités des grandes puissances, des guerres tribales, des famines cycliques ou endémiques en République Démocratique du Congo, en Ethiopie, au Tchad, au Soudan du sud ;

Qu'il s'agisse du désespoir des communautés villageoises en voie de paupérisation ou des populations en état de déchéance humaine provoqués, par la maladie, l'extrême pauvreté, la déliquescence de l'Etat;

Qu'il s'agisse des rivalités régionales issues de découpages culturels ou engendrées par les effets de la colonisation avec les blocs anglophones, francophones lusophones ou germaniques au Cameroun, en Afrique du Sud, en Rhodésie ;

Qu'il s'agisse des conflits issus des violations des frontières par les éleveurs Mbororo³ en quête des meilleurs pâturages pour leur troupeau de bétail. Tout ceci est toujours considéré comme fait et acte hors normal.

Or, ce qui est normal ou anormal paraît toujours relatif, l'indéfinissabilité du terme devenant, elle aussi, relative car, liée en partie à la relativité du normal et de l'anormal et à des grandes marges de variations de ces divers critères.

Mais de son côté, la raison, voulue comme moteur métaphysique du savoir et dénominateur commun de toute créativité humaine, incarne le normal. C'est-à-dire, le rapport entre tout acte et la haute idée de la normalité, un acte et la règle, un acte et l'ordre des choses, un acte et son versant éthique ou morale.

De cette façon, la raison passe comme le thermomètre rationnel et moral qui tranche en dernière analyse sur la correspondance d'un acte posé avec le réel ou avec les effets produits ou supposés tels.

³ Les Mbororo sont des Peuls qui, à l'inverse des Foulbés, ne sont pas sédentarisés et ont pendant longtemps pratiqué un élevage nomade.

II. DE LA VIOLENCE A LA RATIONALITE SCIENTIFIQUE

La littérature philosophique contemporaine assiste de nos jours à l'entrée remarquée des concepts forgés et bien chargés liés à la violence à la paix et à la rationalité scientifique : concepts tendancieux qui, très souvent sont porteurs des prétentions de vouloir à la fois tout représenter et in fine, ne rien expliquer et se retrouvent essoufflés et mis à l'épreuve à chaque moment de l'évolution de la science et de la technologie.

Dans le même esprit, Onaotsho trouve que « les premières tentatives de réponses à ces interrogations de l'homme ont donné lieu aux mythes, fruits d'une imagination collective, soucieuse d'expliquer le monde et de donner sens à la vie »⁴. Les acteurs qui interviennent légitimement dans la mise en scène mythique sont les dieux, les héros, les ancêtres, et rapportés par les récits anciens et les épopées des vieilles gloires notamment.

A bien observer les temps, les époques des dieux et des héros à céder les pas à celle de la rationalité scientifique alors que l'objectif poursuivi est resté le même : l'homme et son existence. De nos jours, il urge alors de procéder à la précision sur la vraie nature des uns et les fonctions réelles des autres.

Cette précision devra répondre à la question de savoir si la violence classique est l'émanation de la rationalité ou bien plutôt celle-ci (rationalité scientifique) qui œuvre pour l'éradication de la violence afin de conforter la réalité existentielle humaine.

Posée en ces termes, la problématique nous renvoi sur le plan empirique à la nécessité de clarifier l'antinomie des concepts de violence et de rationalité et l'impact de la science et la technique dans la société d'hier et d'aujourd'hui.

A bien voir, ce sont la science et la technologie qui ont mis à la disposition de l'homme des moyens plus impressionnants de destruction de lui-même et de son environnement, et des procédés tout aussi effrayants pour changer profondément des caractères jugés essentiels à son espèce. En outre, « La rationalité pluraliste se déploie sur fond de la prédisposition à donner raison à l'autre et consacre la reconnaissance de la diversité des modes, de penser et d'appréhension du réel »⁵.

C'est ici le lieu de s'interroger sur le rôle du développement sans précédent d'une technologie de la violence et son arsenal de la mort. Non seulement au niveau de toute la panoplie d'armes électroniques de guidage ou de centre de mesure mais aussi de bombes et missiles à longue portée,

⁴ J. ONAOTSHO KAWENDE, *Ethique et société*, p. 8.

⁵ J. ONAOTSHO KAWENDE, *Démocratie, Technoscience et Ecologie, champ pratique de la rationalité plurielle*, Academia-L'Harmattan, 2021, p. 105.

arme à feu, arme nucléaires sophistiquées, armes chimiques et de toutes sortes de calibres.

Dans ce sens, toute science ainsi mise en place ne viserait-elle que cette destruction de l'humanité, de l'univers et ses espèces. Quelle leçon pédagogique s'apprête-t-on à transmettre aux générations par le biais des armes miniaturisées sous forme de jouets que l'on met à leur disposition et qui ne passent pas sans marquer d'un sceau certain leur subconscient ?

La technoscience prêche par l'ouverture au monde, aux autres cultures et civilisations. Elle prône un dialogue interculturel et intergénérationnel et tout ceci dans une atmosphère de discernement dictée par la volonté de s'approprier tous les atouts nécessaires pour atteindre l'homme authentique dans sa pleine réalisation.

Les médias à leur tour sont constitués en instance répétitrice qui débâte à longueur des temps les enseignements pratiques à la publicité de cette technologie qui se veut universelle, intemporelle et surabondante.

Très vite, l'évolution socio-politique des humains des pays du nord et ceux des grandes agglomérations du sud est étroitement liée à l'évolution de cette technologie dévastatrice astucieuse de sorte qu'ayant atteint un certain âge, la mise en pratique de la violence apprise devient incontournable.

Tout se passe comme si la raison humaine n'avait qu'une seule face, celle de la promotion de la technoscience comme modernité importée et prête à porter pour tous.

Et pourtant, « la raison humaine est historique et finie, note encore Onaotsho. Entant que telle, elle est marquée par l'horizon borné par la condition humaine, en même temps qu'elle trouve dans cette limitation un élan, de projection dans la quête insatiable et infinie du sens, du savoir et de la vérité »⁶.

Les anthropologues, psychologues et autres sociologues qui trouvent un lien de cause à effet dans le développement des sociétés et la croissance technologique moderne ne semblent pas encore à nos jours être suffisamment outillés pour arrêter le développement de ce « développement » inquiétant pour les siècles à venir.

Faut-il considérer au plan éthique le remplacement des entrailles humaines comme lieu sacro-saint de « construction » des êtres humains par les procédés techniques deshumanisantes du genre « fécondation in vitro » au nom de la primauté de la raison scientifique, sans heurter la conscience morale de certaines sociétés⁷ ?

⁶ J. ONAOTSHO KAWENDE, *Démocratie, technoscience, op. cit.*, p. 6.

⁷ *Idem*, p. 7.

La pluralité des rationalités, ses principes fondamentaux sont toujours développés dans l'optique de procurer à l'homme des conditions confortables et existentielles son être-au-monde. Seulement voilà, ils sont confrontés à l'insatiabilité de l'homme à vouloir découvrir d'avantage et au caractère rotatif de l'environnement humain et de l'écosystème. Le monde, le climat, les cultures sont toujours en perpétuel mouvement, en intempestifs changements.

C'est ainsi que, le monde aujourd'hui, nous propose un visage d'une expérience meurtrie par une crise à plusieurs formes. Cela passe aux yeux de LEVINAS de la pensée-violence au penser-la-violence. Il voit l'origine de la pensée-violence dans l'orgueil de l'homme. L'orgueil de « je » en lutte permanente contre le « tu ». Le « je » qui ne se doute pas qu'en éliminant le « Tu » ou en cherchant à l'égaliser, il se détruit lui-même car cette lutte ne peut s'opérer sans choc, sans heurt, sans violence. On assiste alors au développement de la conscience-égoïste au service de la cupidité de l'homme et sa quête effrénée de plus être.

Comme on peut le remarquer, c'est encore et toujours l'homme qui est à la base d'une accélération si remarquable de la technologie et par ricochet de la violence et de l'autodestruction. N'est-ce pas cela l'œuvre de la raison humaine.

Dans le savoir, l'altérité s'envole, l'altérité de l'autre est volée. Pourtant, c'est ce savoir comme pensée-violence qui est la spécificité des systèmes des philosophies occidentales dans lesquels il se présente comme activité désintéressée, auto-suffisante et même souveraine dans la bonne conscience. Et bonne conscience c'est la chose la mieux partagée chez les humains comme l'est le bon sens.

Tout ceci est l'œuvre du sage, car averti Aristote, même abandonné à lui-même, le sage peut encore se livrer à la contemplation.

Cette contemplation se traduit aujourd'hui par les prouesses indiscutables de la réflexion technoscientifique qui n'est donnée qu'au sage, et la violence née de cette réflexion prend ainsi un caractère métaphysique du fait de la suprématie du « Même » devant enrober « l'Autre » dans la relation. C'est cela la vision-même de la philosophie en occident, une philosophie conçue à l'essence ontologique et qui privilégie les systèmes de réduction de l'Autre, grâce à l'entremise de la connaissance ; de l'intelligence qui se caractérise et se confond avec la science, il s'agit enfin de cette science d'Einstein, de Pythagore... qui réduit l'univers et l'homme à sa seule dimension matérielle et à sa seule vision du monde et de l'homme.

Cependant, la raison humaine se révèle incapable d'éteindre toutes les facettes du réel. Il ne lui est pas donné de prétendre à la vérité absolue et à la plénitude du sens.⁸

En définitive, il découle que la science et la technologie conçues au départ pour l'épanouissement de l'homme se retournent, suppriment peu à peu l'homme. Car, au lieu de conforter celui-ci dans son existence, l'enchaîne plutôt, l'emprisonne, le déshumanise. La science et la technologie désintègrent totalement l'homme dans sa condition sociale, éthique et physique et l'orientent selon ses caprices et non d'un certain progrès et de la modernité.

Car « l'aube du 21^{ème} siècle est remarquée par l'assertion vertigineuse du progrès technologique qui consacre le triomphe de la rationalité instrumentale. Ce progrès constitue indubitablement le signe le plus éclatant de la modernité ».⁹

Ainsi l'homme, considéré comme animal raisonnable, est à la base de la pensée-violence, qui peut être pensée comme une réalité intrinsèquement proche de sa condition existentielle.

La violence structurelle est le fruit de la science. La science des physiciens, des mathématiciens, des politiques et des philosophes. La science réflexive qui s'exprime aujourd'hui dans sa dimension chronologique et plurielle.

La technoscience tente de broyer l'existant. La culture en fait le frais, la morale en subit le contrecoup.

C'est ainsi que bon nombres des penseurs à l'instar de Gilbert Simmodon¹⁰ plaident en faveur d'une harmonie et une interaction systématique entre la science, la culture et la technologie.

Il s'agit pour nous à ce stade, de recommander l'examen des rapports existants entre la culture la morale et la technologie.

Car, lorsqu'on sait que la science calcule le réel mais ne le pense pas toujours, l'avènement de la violence ne peut rien représenter d'étonnant et de surprenant.

La structuralité de la violence tient surtout au fait de l'égoïsme du « Je » cherchant une sécurité personnelle et entretenant une ambition de domination plus permanente que l'« Autre ». Ne demande-t-on pas à qui

⁸ J. ONAOTSHO KAWENDE, *Démocratie, technoscience, op. cit.*, p.105.

⁹ *Idem.*

¹⁰ Cf. G. SIMMODON, *A la lumière des notions des formes, informations potentiels métastabilité*, Paris, Aubier, 1989.

veut la paix de préparer la guerre, comme si paix et violence étaient les deux faces d'une même et seule réalité qu'est l'existence humaine.

C'est donc dans l'historicité et la finitude de l'homme moderne plongé dans la pluralité des rationalités qu'il faut chercher les origines du conflit et de la violence qui en découlent. Et, pour l'homme moderne, la rationalité scientifique n'est pas innocente, elle est la voie.

III. LA RAISON SUR LE BANC DES ACCUSES

Dans l'avant-propos de l'ouvrage d'Annah ARENDT, Laure Adler se pose une litanie de questions sur la condition de l'homme moderne : « pourquoi les abeilles sont-elles menacées d'instinction ? »¹¹ Pourquoi la déforestation progresse-t-elle partout dans le monde ? Pourquoi une maman orgue a-t-elle transporté son bébé qu'elle savait mort pendant dix-sept jours dans la mer de Salish¹² ? Et d'avouer : « chaque jour, nous portons atteinte à la nature de manière irréversible, nous le savons et continuons à contribuer à la catastrophe planétaire qui met en danger l'humanité (...) nous, êtres humains, attentons à notre nature d'être humain¹³.

Dans cet ouvrage, Annah ARENDT se demande comment l'humanité qui était au sommet du progrès technique a-t-elle pu se laisser happer par la barbarie totalitaire et finir par y sombrer. L'homme dans sa dimension de l'historicité est toujours à la quête de son existence, il est entre son passé révolu et son avenir incertain. Et dans cet intervalle infigurable entre le passé et le présent, « il ne peut s'y tenir que dans la mesure où il pense »¹⁴.

Pour les lumières, l'origine de ce qui arrive à l'homme se trouve dans sa liberté et dans son agir. Ceci se concrétise notamment par la religion naturelle, le droit, la justice et l'économie comme étant des réalités-clés de l'existence. « *Sapere aude* » (ose savoir) indique que la vie n'avait sa plénitude qu'autant qu'elle se faisait envelopper du savoir.

Cette pensée moderne s'est donc développée comme une entité canonique en même temps que le socle et la source vive de toute la philosophie rationaliste des modernes.

Le « *Sapere aude* » qui est devenu la devise même des lumières est une véritable exhortation car il recommande à chacun d'avoir le courage de se servir de son propre entendement. Bref, de sa raison.

¹¹ J. ONAOTSHO KAWENDE, *Démocratie, technoscience, op. cit.*, p. 7.

¹² A. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, trad. Calvin LEVY, Chicago, Illinas, 1958. p. 7.

¹³ *Idem.*

¹⁴ A. ARENDT, *La crise de la culture*, Gallimord, 1972 (page de couverture).

Cependant, reconnaître une obligation est-il synonyme de renonciation à sa liberté de pensée ou encore à sombrer à l'extrémisme dans la pratique de ses actions et la jouissance de son agir ? Kant pense le contraire : « on subit une contrainte, on reconnaît une obligation car, poursuit-il, être obligé n'est pas être forcé » pense-t-il.¹⁵

C'est ici où la dimension morale fait appel à la raison car une des obligations pousse l'homme à rentrer en lui-même, dans sa liberté d'agir et de réagir, connais-toi toi-même recommande Socrate est un mot d'ordre pour l'agir humain. En tant que tel, l'homme qui obéit à sa raison ne peut se laisser guider par la seule obligation morale. La maxime morale devra se faire doubler de la dimension naturelle du savoir.

L'impératif catégorique est un concept selon lequel la raison permet à l'individu de se représenter une loi morale. Agir uniquement et toujours d'après une maxime telle que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. Autrement dit, Kant demande à agir de sorte que la maxime de ton action soit érigée par ta volonté en loi universelle de la nature. C'est cela la formulation de l'impératif catégorique.

Qui plus est, l'impératif catégorique diffère de l'impératif hypothétique en ce que celle-ci subordonne l'ordre à une fin possible ou souhaitée. L'impératif catégorique est inconditionnel. Il exprime la tension entre la volonté empirique et l'existence propre à la volonté rationnelle.

Dans "Des mœurs", Kant pose la question de la moralité de l'action qui, pour être bonne en soi, doit être dictée par la raison¹⁶

Ce qui explique ici ce recours à la raison alors qu'il s'agit des questions d'ordre morale repose sur « la diversité des obligations auxquelles les hommes se croient tenus pour voir qu'elles s'imposent à eux du fait de leur existence sociale ou de leurs affections : ce qu'ils reconnaissent comme des obligations, c'est-à-dire, assument comme «étant leur propre volonté, est en réalité une intériorisation des contraintes extérieures (sociales) où intérieures (leurs passions) »¹⁷.

De cette façon, chaque fois que nous nous sentons obligés pendant que nous sommes dans l'intervalle entre nos passions ou les habitudes et les lois et règles imposées par la société, nous donnons à ces multiples obligations une signification morale face à la contrainte que nous subissons.

¹⁵ E. KANT, *Qu'est-ce que les lumières ?* Craffice- Binette, SPA-Italie, 2021, p. 119.

¹⁶ E. KANT, *Fondement de la métaphysique des mœurs*, trad. Alain Renaut, 1785.

¹⁷ E. KANT, *Qu'est-ce que les lumières ?* Paris, Hatier Craffice-Benetta, 2001, p. 199.

Ainsi, nous rentrons dans nous-mêmes pour nous réaliser que c'est grâce à notre liberté que nous subissons des contraintes extérieures qui se présentent à nous sous un angle moral et psychologique et font intervenir notre volonté et la raison.

Car, chaque fois que nous n'avons pas rencontré les exigences morales, nous provoquons notre malheur, notre auto-condamnation en nous faisant une mauvaise conscience du fait que nous nous tenons pour responsable de nos décisions.

Cette façon de voir n'est aux yeux de NIETZSCHE qu'une illusion. « La généalogie nietzschéenne de la morale montre en effet comment nos croyances morales viennent de nos passions et consistent par exemple, à faire passer pour une exigence supérieure ce qui n'est en réalité qu'une incapacité à supporter la vie »¹⁸.

Il s'agit en définitive des ressentiments qui se donnent l'apparence de la vertu. Laquelle vertu s'allie à la raison à surplomber les passions et les obligations sociales.

Il en est de même de la guerre civile dans sa version violence. Pour les Philosophes du mal, « l'expression » guerre civile désigne la montée aux extrêmes des luttes sociales, le point du plus grand désordre et de la plus grande hostilité intérieure, voire le seuil d'éclatement ou de dissolution de l'Etat.¹⁹

A la lecture des philosophes modernes, de Machiavel à Tolstoï, en passant par Kant, Fichte, Hegel et d'autres, on découvre amassées, des grandes thèses qui, à ce jour, laissent croire à une véritable philosophie de la guerre et de la violence provoquées et subits par l'homme moderne. Et face à la situation sociale que traverse l'homme de toutes les époques et de tous les milieux : « le philosophe ne serait pas philosophe si ainsi il n'allait pas à la rencontre de l'homme saisi par la violence »²⁰.

Il n'y a rien d'étonnant dans cet intérêt du philosophe à la guerre. Son métier étant la recherche de l'Être, de l'homme en proie à l'angoisse, au destin, à la mort que lui impose la guerre dans ce monde qu'il a comme volonté et comme représentation. Dans ses fragments, Héraclite nommée la guerre comme père et roi de toutes choses.²¹

¹⁸ E. KANT, *Qu'est-ce que les lumières ? Op. cit.*, 2001, p. 199.

¹⁹ N. DUBOIS, *Le mal extrême. La guerre civile vue par les philosophes*, Paris, CNRS, P.V.

²⁰ A. PHILONENKO, *Essai sur la philosophie de la guerre*, Paris, J. Vrin, 2003.

²¹ Héraclite, Fragments n°53.

CONCLUSION

Généralement, la guerre est présentée comme « un conflit à grande échelle opposant au moins deux groupes humains : tribus, villes, communautés, voire organisations internationales »²².

Il s'agit, comme on le voit, d'une réflexion classique qui est à la base des oppositions classiques. Cependant, les origines du conflit sont à rechercher dans la nature même de l'homme : le regard de l'autre m'indispose.

Et pour faire face à autrui, l'homme s'arrange par toutes les voies pour éliminer son semblable et rester homme, maître de l'humanité.

A la différence de l'animal, conduit par l'instinct de survie, l'être humain est responsable de ses actes, maître de ses agissements, de la violence sur toutes ses formes y comprise.

La violence structurelle est planifiée. Elle est l'œuvre de la raison humaine, une action réfléchie avec des résultats escomptés.

L'homme de toujours et de partout est tiraillé entre la guerre et la paix de sorte que quand il est en paix, il prépare la guerre et une fois en guerre, il recherche la paix²³.

Voilà le fatal destin de l'homme.

²² B. TERTRAIS, *La guerre*, Paris, PUE, 2010, p. 7.

²³ Cf. L. TOLSTOI, *La guerre et la paix*, Tome I, trad. De Boris de Schloezer, Paris, Gallimard, 1865.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. ARENDT A., *Condition de l'homme moderne*, Chicago, Illiana, Calnaner-LEVY, 1958.
2. ARENDT A., *La crise de la culture*, Gallimard, Paris, 1972.
3. CLAUSEWITZ, OV., *De la guerre*, Paris, Minuit.
4. Comte - Sponville, A., *Dictionnaire philosophique*, PUL, Paris, 2001.
5. DUBOIS, N., *Le mal extrême. La guerre vue par les philosophes*, CNRS, Paris, 2010.
6. Héraclide, *Fragments n°53*.
7. KANT, E., *Fondement de la métaphysique des mœurs*, 1785.
8. KANT, E., *Qu'est-ce que les lumières ?* Groffice - Binette, SPA -Italie, 2001.
9. KANT, E., *Pour la paix perpétuelle*, Trad. Joël LEFEBVRE, PUL, LYON, 1985.
10. ONAOTSHO, K.J., *Rationalité pluraliste, Ethique et société (Parti-pris d'une philosophie pratique)*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2019.
11. ONAOTSHO, K.J., *Démocratie, technoscience et écologie 'Champs pragmatique de la rationalité pluraliste*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2019.
12. PHILONENKO, A., *Essai sur la philosophie de la guerre*, J. Vrin, Mayenne, 2003.
13. SIMMODON, G., *L'individualisation psychique et collective (à la lumière des nations de forme, information, potentiel et métastabilité)*, Paris, Aubier, 1989.